

L'implicite comme langage publicitaire : étude de la syntaxe temporelle dans la « Description de la Louisiane ».

Hélène Vachon

Volume 10, Number 1-2, avril-août 1977

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500434ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500434ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vachon, H. (1977). L'implicite comme langage publicitaire : étude de la syntaxe temporelle dans la « Description de la Louisiane ». *Études littéraires*, 10(1-2), 175–194. <https://doi.org/10.7202/500434ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

L'IMPLICITE COMME LANGAGE PUBLICITAIRE

étude de la syntaxe temporelle dans la
Description de la Louisiane

hélène vachon

Quand Hennepin adresse, en 1683, son « Epistre » à Louis XIV, c'est pour justifier son odyssee — au nom de Dieu et du roi — par la double conversion des peuples « aveugles » et de la Louisiane en « grand Empire » français. Les deux opérations sont évidemment complémentaires, la reconnaissance et la possession du lieu par l'établissement de colonies supposent chez le découvreur qu'il se substitue à l'indigène comme maître des lieux et qu'il transforme celui-ci en dominé. La *Description de la Louisiane* s'ouvre sur cette déclaration de « mission », prototype de l'acte colonisateur : transformer en possédant. Produit de ces deux visées parallèles, la relation du récollet Hennepin traduit ce vécu dans une narration qui entend fournir au destinataire une information double, elle aussi, mais simultanée : description d'une réalité observée et compte rendu d'une transformation. Il s'agit de reproduire un réel transformé, de redonner au roi Louis la Louisiane, mais après le passage du voyageur. L'usure, ici, doit confirmer la réalité du voyage; le savoir à transmettre ne peut être que la somme du *vu* et de l'*accompli*.

C'est que la « fiction » de l'Histoire est absente de la relation de voyage. Définie par M. de Certeau comme la conséquence d'une distinction obligée entre l'historien et le « prince », entre Machiavel « jouant au prince qu'il n'est pas »¹ en érigeant en modèle certains types d'institutions politiques et le « prince de fait », elle pourrait être singulièrement pour nous distinction entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. L'identité du narrateur et du « personnage » Hennepin empêche le premier de prendre la

¹ *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 15.

place du second par suite d'un compromis « fictif ». À l'inverse de l'historiographie où celui qui « fait l'histoire » (le prince) et celui qui « fait de l'histoire » (l'historien) sont irrémédiablement distincts, l'explorateur de la relation de voyage est proprement celui qui fait l'histoire et la retranscrit en récit.

Mais s'il fait de l'histoire en même temps qu'il fait l'histoire, il entend du même coup faire rebondir cette histoire au moyen de la propagande écrite : la Louisiane est un paradis, « Délices de l'Amérique » ! Le vécu de l'explorateur permet le document écrit qui, à son tour, tente de s'afficher comme cause d'une éventuelle colonisation française de la Louisiane. Il est une exhortation lancée au roi destinaire.

Le *voir* et le *faire* définissent donc à l'intérieur du discours deux champs différents en désignant la double réalité de la terre nouvelle : le sauvage et le lieu. L'observation est du côté du lieu, l'action (la conversion) du côté de l'homme. La reconnaissance du lieu n'exige que la mobilité du voyageur. L'inconnu, l'étendue et la dureté des hivers n'empêchent pas de faire de lui un objet saisissable, son immobilité offrant à la connaissance un terrain sûr. La mobilité du sauvage, en revanche, fait de lui l'insaisissable de la relation de voyage. Toujours en chasse, en guerre ou commerçant, il n'est jamais là où il devrait être et la narration se ressent à maintes reprises de ces rencontres manquées, de ces attentes, de ces assauts imprévisibles. Combien de fois Hennepin se plaindra-t-il de cet état de nomadisme permanent, obstacle à la conversion, sans voir que cette mobilité est la première arme du sauvage pour échapper à l'appropriation du français. Avec elle se trouve introduit dans le récit l'ambiguïté des sentiments et des rapports, l'incertitude du dénouement. Tout l'effort du missionnaire portera en conséquence sur la transformation du nomadisme en sédentarité. L'établissement de colonies peut se résumer à l'amputation du mouvement sauvage, essentiel parce que lié à la survie : le sauvage vit de son rapport au lieu, rapport de possession qu'implique, comme chez l'animal, une mobilité perpétuelle. Dangereuse en conséquence aux yeux du missionnaire, parce qu'elle

n'est pas comme chez lui génératrice d'immobilité (les colonies) mais naturelle et vitale.

La dualité de l'information à transmettre pourrait être abordée par le biais des formes verbales, en désignant la première des trois dimensions (attitude et perspective de locution, mise en relief) distinguées à l'intérieur du système temporel français par H. Weinrich² auquel nous empruntons, pour la clarté de l'exposé, certaines notions que nous gardons la liberté de développer à notre guise.

L'attitude de locution peut se définir par la façon dont un locuteur modèle la réception qu'il souhaite voir réserver à son message; l'attitude de locution est donc en même temps attitude de réception ou d'audition : *détendue* dans le « récit » (c'est-à-dire quand le texte recourt aux temps du « monde³ raconté » : passé simple et imparfait, passé antérieur et plus-que-parfait, conditionnels 1 et 2); *attentive* et *soutenue* dans le « commentaire » (quand les formes verbales utilisées sont celles du « monde commenté » : présent, passé composé, futur). On le voit, cette distinction est proche de celle qui oppose « histoire » et « discours » chez Benveniste comme plans d'énonciation visant ou non à influencer un auditeur. À la différence de Weinrich toutefois, Benveniste n'admet pas la présence d'un locuteur, et donc d'un auditeur (Je-Tu) dans l'« histoire » (I); pour Weinrich, les trois personnes sont admises aussi bien dans le récit que dans le commentaire et seul le traitement fait à la temporalité est habilité à distinguer l'attitude de locution et partant le désir, plus ou moins fort, d'impressionner le destinataire.

Le passé, nous dit Weinrich, peut être évoqué de deux façons : à distance, par le récit, en laissant le passé être le passé, ou en attirant le passé dans le présent du locuteur, par le commentaire⁴. Raconter un passé c'est vouloir le tenir loin de soi, le commenter, c'est au contraire le conserver à l'intérieur de ses préoccupations immédiates. Et réciproquement : c'est parce qu'un événement est déjà hors

² *Le temps*, Paris, Seuil, 1973.

³ Selon la terminologie de Weinrich, « monde » désigne l'« objet sémantique » à transmettre, tout objet de communication (p. 23).

⁴ *op. cit.* p. 100.

des préoccupations d'un locuteur qu'il est raconté et parce qu'il est *recupérable* qu'on le commente.

Que, dans la *Description de la Louisiane*, le vu, l'observation, le lieu soient pris en charge par le commentaire et le sauvage par le récit⁴ devait certes contenter l'ambition du destinataire en attirant dès l'abord son attention sur la prééminence du lieu sur l'homme, de la colonisation (motif réel) sur la conversion (motif évoqué), et, partant, de sa propre personne sur celle de Dieu.

Sournoisement, la temporalité narrative vient saper l'extériorité des propos et précise déjà cette opposition intériorité-extériorité implicitement assumée par le discours.

Le « *païs* » commenté

Le lieu fait donc l'objet d'un traitement commentatif; par là, il introduit en force la présence du sujet narrant et la personne du roi. Le commentaire descriptif renferme la part précieuse du savoir, l'information à vendre. Il équivaut véritablement à une prise de possession du lieu par le destinataire et à une reddition de ce lieu transformé en marchandise autour de laquelle s'érige tout un appareil publicitaire. Trois fonctions fondamentales — distinguées d'ailleurs par C. Duchet à propos du titre romanesque⁵ — mettent en évidence la nature du message à transmettre : les fonctions référentielle, conative et poétique.

La fonction référentielle et la fonction conative visent à procurer une connaissance exhaustive du lieu par une description du visible et sa mise en relation dans un *entourage*. La description peut être quantitative ou comparative. Quantitative, quand le référent est l'objet d'une évaluation mathématique : « Ce Détroit a trente lieuës de longueur, & presque par tout une lieuë de largeur, excepté dans son milieu, où il s'élargit, & forme un Lac de figure Circulaire, & de dix lieuës de Diametre. . . » (p. 51). Par son goût pour ce

⁴ Il ne s'agit bien sûr que d'une « *dominance* » temporelle. Il est bien entendu qu'il n'existe pas de textes purs et que le sauvage peut *parfois* être commenté, et le lieu raconté.

⁵ Considéré comme « message codé en situation de marché ». Ds : « « La fille abandonnée » et « la Bête humaine » éléments de titrologie romanesque ». *Littérature* No 12, décembre 73, pp. 49-73.

système sémiologique bien particulier que constituent les nombres (ordinaux et cardinaux) et les vocabulaires techniques morphologiquement « transparents »⁶, la relation de voyage s'apparente ici au discours scientifique. Première étape dans l'acheminement d'un savoir intégral, la description quantitative livre au destinataire un produit maîtrisé parce que mesuré. La description peut être également comparative quand le référent est retransmis par la voie d'analogies avec un *connu*, France ou Europe : la « Marée devant Rouen » (p. 52), la « Barre » devant « Caudebec » (p. 54), la Marne (p. 120), la Seine devant Paris (p. 136) ou la Provence (p. 171), etc., ont le mérite de décrire par comparaison la force des courants, la taille des rivières ou la longueur des hivers illinois. En devenant mesure de *l'ici*, *l'ailleurs* fait délaissier la rigueur mathématique mais rapproche le destinataire de son destinataire en affaiblissant l'étrangeté du nouveau monde. La fonction conative empiète évidemment ici sur la fonction référentielle qu'elle sous-tend sans toutefois l'égaliser.

Elle n'apparaît véritablement qu'au moment où l'instance énonciative « non » efface le « il » objectif de la fonction référentielle. Dans la description quantitative et comparative, le lieu, le visible, même récupérés subjectivement à certains moments par le déictique démonstratif (Ce Canal a cinq lieues d'ouverture), métamorphosaient momentanément le commentaire en discours « historique » ou « réaliste ». « Malgré ses exordes ou ses préfaces à la première personne (en Ichbericht) qui ont valeur d'introït initiatique et posent un « en ce temps-là » grâce à l'écart, noté, du temps de l'auteur, l'histoire est un discours à *la troisième personne*. [. . .]. Le discours sur le passé a pour statut d'être le discours du mort »⁷. P. Hamon faisait également de cet effacement de l'acte d'énonciation une des marques du discours réaliste visant à la « transparence » d'une écriture « monopolisée par la seule transmission d'une information »⁸.

Mais la relation de voyage a cette particularité de n'être ni discours historique, ni discours réaliste et d'avoir comme ins-

⁶ Hamon, P., « Un discours contraint », *Poétique*, no 16, 1973, p. 437.

⁷ M. de Certeau, *op. cit.*, p. 60.

⁸ *op. cit.*, p. 434.

tance énonciative première le « Je » subjectif qu'elle détourne à son profit à des fins de réalisme : le *vu* est la mesure du réel, le cautionnement de l'observation personnelle libère le destinataire du souci de « faire vrai » ; étant lui-même réel comme sujet d'énonciation, il pose simultanément comme tel son énoncé. Un phénomène analogue préside à la formation de l'acte illocutoire décrit par Searle et transposé sur le plan narratif par les travaux de M. et L. Francoeur :

Dans l'économie du système narratif, tout se passe comme si le narrateur se livrait à une suite d'opérations logiques que nous pourrions synthétiser de la façon suivante : « Je suis le narrateur, donc je raconte et ce que je raconte est réel parce que je suis ». Les modes d'intrusion du narrateur dans le discours narratif, et en particulier les pronoms de première personne par leur valeur de déictiques, illustrent avec éloquence la circularité de ce raisonnement implicite qui fonde sur le sujet narrant la réalité de l'objet narré⁹.

Un « Je », donc, replacé dans la perspective de la communication et récupéré comme renforcement de l'illusion réaliste, mais que dissout volontiers, dans la *Description*, l'indéfini du « on ». En englobant avec la personne du destinataire celle du destinataire (vous et moi) en une relation pédagogique à la fois complice et respectueuse (ce qui sera interdit au « nous » du récit), « on » double la fonction référentielle de la fonction conative et complète la connaissance du lieu : un lieu non plus réduit à la dénomination quantitative, mais relié à d'autres lieux, c'est-à-dire *consommable*. Ce que l'instance du « on » rend possible est tout à la fois une configuration du lieu (« A l'Angle que cette Rivière forme du côté du Sud, à son embouchure, on voit un Rocher plat escarpé, d'environ quarante pieds de hauteur. . . Au delà du Fleuve il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout, . . . », p. 193) et la reconnaissance d'un parcours. L'orientation vers un but transforme le lieu en parcours; elle fraye un *passage* au roi (« Quarante lieues au dessus on trouve une Rivière pleine de Rapides, par laquelle en tendant au Nord Ouest on peut aller au Lac de Condé jusqu'à la Rivière Nimissakouat. . . », p. 199). En réalité, c'est donc moins une

⁹ « Deux contes nord-américains considérés comme actes de langage narratifs », *Études littéraires*, vol. 8, no 1, avril 1975, P U L, pp. 57-80. (citation p. 76).

description du lieu qui est livrée au destinataire que le précieux secret du passage vers le « grand fleuve ». Le missionnaire est bien l'éclaireur chargé de dissiper les « ténèbres » de la barbarie et d'annoncer une trajectoire. En bon éclaireur prévoyant une expédition future, Hennepin souligne donc les facilités, les difficultés du passage : « la navigation y est aisée, mesme à des grands bastimens, mais difficile en hyver à cause des grands vens qui y regnent. » (p. 26); « . . . les Chenaux sont assés profonds, il y a assés d'eau pour porter des Barques, & en tout temps les grands Basteaux plats y peuvent passer. » (p. 194), etc.

D'une certaine façon, fonction référentielle et fonction conative servent à informer sur les deux réalités distinguées par M. Foucault dans sa théorie de l'histoire naturelle¹⁰ : « structure » et « caractère ». Peut-être la prolifération de relations de voyage aux XVII^e et XVIII^e siècles n'est-elle pas complètement étrangère au nouvel esprit qui anime l'histoire naturelle au milieu du XVII^e siècle : redécouvrant et réassumant son rôle archaïque, l'historien redevient, selon Foucault, « celui qui voit et qui raconte à partir de son regard »¹¹. L'observation, dès lors limitée au « visible », se manifeste par une description de la « structure » ou des quatre valeurs qui affectent et déterminent un être quelconque : forme, nombre, grandeur (proportions), situation (disposition), et du « caractère » ou étude des liens entre les êtres visibles, de leurs ressemblances et de leurs différences, devant mener à la désignation de familles ou d'espèces. Nom propre, dans le premier cas, rendant compte de tout l'être et de lui seul, nom commun dans le second (nom générique), puisque les deux fonctions assumées par le caractère « disposition et dénomination » correspondent à celles assumées dans le langage par le nom commun. La structure permet de décrire des deux manières déjà utilisées par la fonction référentielle : quantitativement ou par « des analogies qui toutes doivent être de la plus grande évidence »¹². Quant au caractère, s'il n'entre pas dans les préoccupations du destinataire de la relation de voyage de

¹⁰ *Les Mots et les Choses*, Parrs, Gallimard, 1966.

¹¹ *id.*, p. 142.

¹² *id.*, p. 147, où Foucault cite Linné, *Philosophie botanique* (299).

répertorier le visible et de le disposer en tableaux de familles ou d'espèces, en revanche la mise en relation des éléments observés est de première importance pour la configuration du passage et pourrait bien trouver sa réalisation la plus pertinente dans l'établissement de la *carte* se présentant comme effort de classement définitif du lieu. Mise en rapport parlante, arrangement éloquent, la *carte* livre l'information ultime : produit fini, représentation imagée de l'information transmise par le commentaire lui-même rendu possible par le récit. Du récit au commentaire et du commentaire à la *carte*, l'information va se précisant. Mais, paradoxalement, et en vertu du principe de la « textualité »¹³, le récit, première étape dans l'acheminement du savoir, sera, avec ses piétinements, ses hésitations, le lieu du plus haut degré d'information. L'imprévisibilité se trouvant liée à la quantité d'information transmise¹⁴, la textualité, c'est-à-dire le degré de prévisibilité d'un texte, mesurable par le nombre de transitions temporelles homogènes¹⁵ qu'il renferme, se présente comme une réduction de l'information. Le récit, domaine par excellence où transitions hétérogènes et métaphores temporelles se partageront la presque totalité du discours, sera, face au commentaire livrant une information maîtrisée, en un certain sens prévisible, le lieu de la surprise et de l'inattendu.

Mais, qu'il soit le produit du récit ou du commentaire, le savoir a toujours comme point de départ l'observation du visible. Comme l'histoire naturelle, en conséquence, la relation du voyage « n'a besoin pour se bâtir que de mots appliqués sans intermédiaire aux choses mêmes. Les documents de cette histoire neuve ne sont pas d'autres mots, des textes ou des archives, mais des espaces clairs où les choses se juxtaposent »¹⁶. L'application, toutes proportions gardées, des caractéristiques de l'histoire naturelle à la relation de voyage permettrait peut-être de distinguer, comme elles distinguaient histoire de la Renaissance et histoire classique chez Foucault, l'Histoire proprement dite de la relation de

¹³ Définie par Weinrich comme la « consistance » d'un texte, sa cohésion.

¹⁴ En théorie de l'Information.

¹⁵ Transitions qui n'effectuent aucun saut d'une dimension temporelle à une autre ou d'un pôle à l'autre d'une dimension.

¹⁶ *op. cit.*, p. 143.

voyage ainsi comprise comme « nouvelle façon de nouer les choses à la fois au regard et au discours. Une nouvelle manière de faire l'histoire »¹⁷.

Dans le récit, nous dit Weinrich, locuteur et auditeur sont placés en dehors de la situation de locution : le monde raconté « est étranger à l'entourage direct et immédiatement préoccupant du locuteur et de l'auditeur »¹⁸. À l'inverse du monde commenté, la situation de locution se distingue dans le récit de la scène de l'action : destinataire et destinataire sont en conséquence plutôt spectateurs du monde raconté que protagonistes « dussent-ils d'ailleurs, poursuit Weinrich, être ainsi confrontés au spectacle d'eux-mêmes »¹⁹.

Avec le passage du monde commenté au monde raconté s'effectue simultanément le passage du « on » au « nous ». La distanciation entre destinataire et destinataire s'accompagne d'une seconde distanciation entre le narrateur et son récit. « Nous », ce n'est plus « vous » et « moi » élaborant de grands projets, mais « moi » et « eux » offerts en spectacles. Sa valeur est de ce fait polyvalente : comme instance narrative, « nous » tempère la prépondérance du Je et supprime la distance avec « eux » en se les annexant : il est *économique*. En plus de servir de caution au réalisme qui se dit, en feignant de partager la responsabilité de l'énonciation, il efface l'autre, permet de passer sous silence le groupe La Salle-Français et d'égaliser ainsi les niveaux en mettant tous les personnages sur le même pied. Mais cette fusion des autres en « nous » permet de faire apparaître un second « autre » qui, lui, est irréductible au « nous », impossible à confondre parce qu'il divise les forces en deux et se pose comme premier objet du récit : « eux », « ces Barbares » contre « nous », Français, réunis.

Impossible donc de traiter le sauvage autrement qu'à travers la distanciation du récit. Son nomadisme n'est certes pas l'unique raison de ce traitement. Tout chez lui incline à l'éloignement : sa langue, ses coutumes, son inconstance, mais surtout son « indifférence » manifeste que le narrateur se refuse à interpréter autrement que comme insensibilité, et

¹⁷ *id.*, p. 143.

¹⁸ *op. cit.*, p. 44.

¹⁹ *op. cit.*, p. 44.

non comme politesse prudente à l'endroit de l'hôte, acquiescement condescendant à tout ce qui se fait ou se dit et qui n'engage nullement l'intériorité du sauvage. Être mobile, le sauvage devient l'être apparent, une extériorité qui ne cache rien. Le récit participe évidemment à cette vision toute superficielle. Le narrateur Hennepin aura besoin d'une annexe à sa *Description des Moeurs des Sauvages*, pour récupérer spirituellement le sauvage et tempérer un trop manifeste engouement pour le lieu. C'est que le sauvage est moins récupérable que la terre et nullement objet à transmettre au destinataire royal; mais il est beau et fort, et tout ce que le récit peut faire pour lui est de revaloriser son corps, de transformer le sauvage en corps idéalisé. Aux Français, l'« esprit » (« c'est le nom qu'ils donnent aux François », p. 260), au sauvage, le corps. La réunion des deux, donnant une âme au corps, formera l'homme hyperbolisé de cette hyperbole qu'est la Louisiane :

[. . .], ils n'ont nul deffaut naturel au corps, ce qui fait croire que leur esprit s'accorderoit aisement à cette disposition extérieure, s'ils estoient cultivez, & s'ils avoient grand commerce avec les François.

(*Les Moeurs des Sauvages*, p. 19)

Objet un peu encombrant pour le missionnaire-explorateur, le sauvage lui est, paradoxalement, indispensable. Car il détient un savoir et toutes les péripéties du récit se résument aux efforts accomplis pour extorquer ce savoir : savoir sur le lieu (« . . . le Sieur Robert Cavelier de la Salle avoit esté persuadé par les lumieres qu'il avoit tirées de plusieurs Sauvages de diverses Nations, que. . . », (p. 1); « . . . quelques Sauvages arriverent de ces Nations éloignées au Village des Isliinois, & l'un deux nous assura de la beauté de la grande Riviere Colbert ou Meschasipi. . . », (p. 175-176) etc.). Mais savoir aussi sur le moyen de survivre, c'est-à-dire de se nourrir, savoir plus humble il est vrai, mais le plus important de tous. Le commerce avec le sauvage se réduit bien souvent à une quête de nourriture. La peur de manquer de vivres, mille fois plus forte que la peur du sauvage, est au centre des préoccupations du récit et confère parfois à Hennepin une spontanéité naïve :

le Sieur du Luth qui passoit pour Capitaine, voyant que j'estois obligé de faire la couronne aux enfants & de seigner quelques vieillards asmatiques pour avoir un morceau de viande, fit dire aux Sauvages que j'estois son

frere aîné, si bien qu'ayant ma subsistance assurée, je ne travaillois plus que pour le salut de ces Barbares.

(p. 286)

Condition de survie et de découverte (« . . . nous voulions apprendre si . . . »), le sauvage est tantôt l'adjuvant, tantôt l'opposant. S'il refuse de céder les vivres, s'il peuple les rives tranquilles du Mississipi de « Monstres, de Tritons, Crocodils & de Serpens » (p. 155) ou garde seulement le silence, l'explorateur est sans force. Parce que le sauvage rétablit dans la narration la tension que semblait exclure le tranquille commentaire sur le lieu, le récit devient le signe même de la non-maîtrise.

Aussi, à côté du sauvage non maîtrisé, surgit comme seconde force complice un lieu non plus maîtrisé (vents, courants, hivers, etc) tantôt ami, tantôt ennemi, mais toujours incertain et menant à son gré le récit : « Le vent propre nous manquant, nous ne pûmes partir. . . » (p. 22); « . . . comme le rivage estoit fort beau l'on fist descendre. . . » (p. 54), etc.

Participe présent, imparfait : nous touchons là à la notion de « mise en relief » développée par Weinrich. Comme l'imparfait et le plus-que-parfait, participes présents et passés, en tant que forme « semi-finies », assurent l'arrière-plan du récit, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas essentiel à la saisie du message, mais qui aide le destinataire à s'orienter dans le monde raconté (par opposition aux formes de premier-plan — passés simples et antérieurs — qui constituent l'armature du récit, les grandes articulations, tout ce qui pourrait faire l'objet d'un résumé ou d'un compte rendu). On comprendra que le sauvage, comme force de tension du récit, occupe plus aisément la position de premier-plan que le lieu, plutôt considéré comme principe de causalité discrètement repoussé à l'arrière-plan, sauf dans certains cas excessifs (cf. le « sault » de Niagara). La croyance en une domination du lieu par la mesure étant mise de l'avant dans le commentaire, le récit aurait mauvaise grâce à restituer au destinataire l'image contradictoire d'un lieu entièrement dominant et de personnages entièrement dominés. Mais le contraste entre le « bon païs » et la Nouvelle-France, la peine des voyageurs à passer de l'un à l'autre, le mérite du mis-

sionnaire, et, d'autre part, la croyance en un monde cohérent où chaque effet doit avoir une cause, sont également choses à transmettre. L'information est double, selon qu'elle intéresse le passé du vécu ou le présent de l'écrit; en conséquence, ce qui était menace permanente pour le personnage (le lieu déchaîné) ne doit plus l'être pour le narrateur dont l'écrit a pour but de figurer une foi en la récupération future. Ainsi se trouve signifiés du même coup la valeur du personnage héros-à-plaindre et le but de l'acte narratif. Le jeu de la mise en relief, en dévoilant et en taisant simultanément les vertus narratives du lieu par l'arrière-plan, ne sera pas seul à restreindre ainsi la « validité du discours » : bien plus que la discrétion de l'arrière-plan, la métaphore temporelle viendra doubler le discours dénotatif — sur le lieu et sur le sauvage — d'un discours connotatif plus nuancé.

Le discours métaphorique

La métaphore temporelle introduit le destinataire dans le monde de la connotation. Réserve de surprises par le haut degré d'information qu'elle renferme en tant que transition hétérogène de second degré²⁰, elle insère dans la textualité une faille à valeur de signal.

Son rôle fondamental est de modifier le niveau d'information, d'entourer l'information transmise d'un halo de restrictions plus ou moins perméable, ce qui est tu ou seulement tempéré composant une lecture pour le moins aussi pertinente que la lecture du dénoté. La métaphore temporelle « restreint la validité du discours » et, de ce fait, l'engagement du narrateur. Restrictions qui ne se laissent pas définir en bloc, mais que nuancent chaque fois le contexte, le sens et le type de verbes, les dimensions affectées ainsi que le voisinage d'autres éléments syntaxiques tels qu'adverbes,

²⁰ La transition hétérogène est de premier degré quand elle n'affecte qu'une des trois dimensions du système temporel. Ex : dans le passage du présent au passé composé, c'est la perspective de locution qui se trouve affectée et seulement elle; dans le passage du futur au conditionnel, c'est l'attitude de locution, etc. La transition hétérogène est de second degré quand deux de ces dimensions se trouvent modifiées. Ex : passé composé passé simple : la transition affecte la perspective de locution et l'attitude de locution; c'est donc une métaphore temporelle.

prépositions, conjonctions, etc. « C'est sur de telles nuances que vit le langage de la discrétion, de la modestie, de la politesse, de la diplomatie »²¹.

A. « *L'argumentation contre les faits* »

Les conditionnelles dites « irréelles » sont l'un des cas où s'applique avec éloquence le principe de restriction de validité. L'effet d'irréalité ne serait pas le résultat de propriétés intrinsèques des temps, mais de l'accumulation, en un certain point du texte, de transitions hétérogènes de second degré²². « Ainsi, si les temps d'une conditionnelle sont très éloignés de ceux que le contexte laissait prévoir, la validité de la phrase s'en trouve réduite, et dans la déception de notre attente, nous interprétons cette restriction comme une sorte de démenti aux faits »²³. Comme une invalidation totale de l'énoncé : « . . . le Seigneur du lieu m'auroit donné un de ses fils pour le voyage, si nostre canot avoit esté assez grand. . . » (p. 18)²⁴. Ce procédé est fréquent dans la *Description*. Et dans un ouvrage où fonction conative et fonction référentielle se disputent la première place, nous comprenons bien qu'il ait sa place. Car cette façon de dire, ou plutôt de ne pas dire, de supprimer le dénoté au seul profit du connoté, comporte deux avantages : une affirmation est transmise à travers la négation et le contenu de l'information ainsi affirmé est d'autant rehaussé et mis en valeur. L'irréalité cache un excès et l'information sur cet excès est donnée gratuitement, comme en surplus : « si nos Canoteurs avoient trouvé lieu, ils auroient infailliblement tout abandonné » (p. 121-122), écrit Hennepin pour mettre en avant et porter à l'excès, à l'adresse du destinataire, l'extrême misère des voyageurs. C'est encore de cette façon que se bâtissent les

²¹ Weinrich, *op. cit.*, p. 233.

²² Métaphores temporelles telles que nous les avons déjà définies, produits de la réunion de la conjonction « si », à valeur déjà restrictive, et d'une transition hétérogène de premier degré. La métaphore temporelle n'est donc pas seulement le fait des morphèmes temporels, mais aussi de l'entourage immédiat d'autres morphèmes.

²³ Weinrich, *op. cit.*, p. 245.

²⁴ Tous les exemples rapportés dans ce chapitre doivent être acceptés comme métaphores temporelles même si la suppression du contexte en empêche l'exacte perception.

héros : « . . . comme notre Cabanne n'estoit composée que de nattes de jons, le feu s'y prit la nuit, & nous auroit bruslé, si je n'avois renversé promptement la natte qui servoit de porte à nostre petit logis » (p. 117-118), « . . . ces peuples, qui nous auroient tuez, ou fait souffrir encore davantage, s'ils n'avoient reconnûs en moy ces remedes dont ils font grand estat » (p. 264). Toujours la supériorité — Hennepin, Dieu, ou les deux ensemble — s'érige à peu de frais et sans engagement du narrateur sur l'absurdité d'un raisonnement, sur un infallible déclaré « non-lieu » : « Il nous auroit infalliblement debauché nos ouvriers, si je ne les avoient rassurés par les exhortations que je leur faisois, après le service divin les jours de Feste & Dimanche, . . . » (p. 44). Aussi suffit-il, comme ici, que deux forces opposées soient mises en présence pour que la métaphore temporelle connote une possibilité de victoire ou de récupération, la foi en l'astuce et la vigilance française :

Une femme nous donna avis quelque temps après, qu'ils (les Iroquois) vouloient mettre le feu à la Barque sur le Chantier, & ils l'auroient exécuté, si on n'y avoit fait une garde exacte. (p. 43)

À un haut degré de ruse fait échec un degré d'astuce encore plus élevé. L'*argumentation contre les faits* renvoie au destinataire un peuple de héros et un optimisme fondé sur l'assurance d'une supériorité.

B. *La métaphore récupérante*

La conditionnelle irréaliste puisait sa force dans une invalidation, l'énoncé de ce qui aurait pu être fondant l'extraordinaire. En se bornant à restreindre la validité du discours, ce deuxième type de métaphore temporelle fait état d'une situation — la non-maîtrise — et d'une réaction, état d'un *vu* et d'un accomplissement possible, la métaphore proprement dite n'agissant pas seule ici, mais avec son contexte, dans la résolution de la non-maîtrise en geste de maîtrise, offensif ou défensif : « Aquipaguetin me voyant seul, *s'approcha* le Casse-teste à la main, je *me saisi* des deux pistolets de poche, [. . .], & d'un cousteau, non pas à dessein de tuer ce mien Pere sauvage pretendu, mais seulement pour

luy faire peur, & l'empescher de m'ecraser, *en cas qu'il en eût le dessein* » (p. 278)²⁵.

À coup de métaphores temporelles, un plan de colonisation s'échafaude à demi-mot. Aussi, la plupart des transitions porteront-elles sur deux dimensions principales : attitude et perspective de locution. Du commentaire, on passe au récit et de l'information degré zéro (présent) à l'information anticipée (conditionnel 1)²⁶.

La situation de ce fort, est si avantageuse, qu'il est aisé par son moyen de couper la sortie, & le retour des Iroquois, ou de leur porter en vingt-quatre heures la guerre chez eux, dans le temps qu'ils seroient en course,
(pp. 10-11)

Le Fort, argument défensif et offensif, offre une maîtrise du sauvage par une maîtrise du lieu. Synonyme d'établissements futurs, il freine le commerce avec les puissances étrangères adverses — « les Anglois & les Hollandois » (p. 31) — et supprime le nomadisme en contraignant le sauvage au commerce français (« & dans la suite du temps, je ne doute pas qu'ils ne donnent une entiere satisfaction aux François qu'ils tâcheront d'attirer chez eux pour entretenir le commerce » (p. 237). Le Fort prévoit tous les cas, de mobilité ou de sédentarité, fait échec à l'un comme à l'autre, tel un pion sur l'échiquier.

Second argument de domination : la ruse, qui rend obligatoire chez le destinataire une connaissance — fut-elle superficielle — de certains aspects de la vie sauvage : sans le « poisson blanc », les sauvages « ne pourroient subsister » (p. 62) et « on ne leur sçauroit faire un plus grand déplaisir » (p. 138) que de toucher en leur absence aux réserves de blé d'Inde qu'ils cachent sous terre en hiver pour subsister à leur retour de chasse jusqu'aux prochaines récoltes. La mise à jour d'une dépendance n'est pas en soi domination, mais elle

²⁵ Nous soulignons la métaphore. Le subjonctif, on le sait, est, selon Weinrich, l'équivalent syntaxique d'une métaphore temporelle.

²⁶ Dans le récit comme dans le commentaire, une sorte de « degré 0 » est prévu pour les cas où le locuteur ne veut pas attirer l'attention de l'auditeur sur la coïncidence ou la non-coïncidence du *temps du texte* et du *temps de l'action*. Dans le commentaire, c'est le *présent* qui assume ce degré 0, dans le récit, c'est tantôt le passé simple, tantôt l'imparfait, ou les deux ensemble.

s'inscrit chez le destinataire comme savoir de réserve pour un usage futur. Elle livre à qui veut l'entendre des moyens de nuisance, quand elle n'entraîne pas purement et simplement, lors d'une confrontation par exemple, la défaite du sauvage déjoué et la victoire de la force « connaissante » :

[...] il joignoit à tout cela tant de circonstances, & prononçoit son discours si serieusement avec tant de marques d'affection que nos gens qui n'étoient pas tous accoustumés aux manières des Sauvages, & dont deux entendoient la langue en furent ébranlez, nous remarquâmes leurs apprehensions sur leurs visages; mais comme ce n'est pas la coutume d'interrompre les Sauvages, & que mesme en le faisant nous eussions augmenté le soupçon de nos gens, nous le laissâmes paisiblement achever son discours, & ensuite nous répondimes sans aucune émotion. . .

(pp. 156-157)

Mimer l'autre équivaut à sa mise en échec; montrer cette mise en échec dans un discours restrictif fait la preuve de sa force opératoire.

En restreignant la validité du discours, la métaphore peut encore avoir comme but la *raillerie* : le non-dit peut s'interpréter comme dérision de ce qui est dit : « . . . ces Barbares ont pour maxime, une entiere indifference à toute chose, & un homme parmy eux passeroit pour un esprit mal fait, s'il ne convenoit en tout, & s'il contredisoit aux raisonnemens qu'on leurs faits en conseil, quand mesme l'on viendroit à dire des plus grandes absurditez, & des sotises, ils disent toûjours Niaova, voila qui est bien mon frere, tu as raison » (p. 38-39). Qu'on transpose ce passage en temps commentatifs, au présent par exemple. Le poids propre au commentaire transformerait l'énoncé en compte rendu objectif et sérieux; la distance inhérente aux temps narratifs opère une réduction de l'intériorité du sauvage et traduit une méconnaissance railleuse implicitement proposée au destinataire comme attitude à prendre.

[...] ils sont persuadez qu'il leur arriveroit des grands malheurs, s'ils avoient violé la foy du Calumet. . .

(p. 81)

L'« indifférence » du sauvage, la tradition du Calumet sont imperméabilisées à toute signification. Ce qui est suggéré, ici, à travers la voile de la moquerie, est l'insignifiance même.

Une fois le sauvage évincé, la suggestion peut se faire plus claire, plus ouverte : « Au delà du Fleuve il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout, toutes prestes à estre cultivées, & qui *seroient* tres-avantageuses pour la subsistance d'une Colonie » (p. 193). À l'inverse du sauvage condamné à l'insignifiance, la *Description* double la Louisiane d'un sens utilitaire. La flore et la faune sont évaluées en termes de rendement : « L'on *pourroit* facilement rendre ces petits animaux domestiques (les veaux), & s'en servir pour labourer la terre » (p. 130). Idée de rendement qui déborde évidemment la Louisiane et renvoie au pays d'origine, lui aussi débordé par l'Europe (exportation), en un appel à l'action :

Les arbres sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuses, & l'on y trouveroit les plus belles pieces du monde pour construire des Vaisseaux que l'on peut faire sur les lieux, & amener le bois qui *serviroit* de Leste aux Navires, pour la construction de tous les Vaisseaux de France, ce qui *seroit* d'une grande épargne à l'État, & qui *donneroit* le temps aux arbres de recroistre dans nos Forests qui sont bien épuisées.

(pp. 132-133)

L'élargissement progressif de *l'ailleurs* par *l'ici* de l'écriture équivaut à un vouloir-faire l'Histoire : « Le Roy *peut* y former un Empire qui en peu deviendra florissant, sans qu'aucunes Puissances étrangères l'en *puissent*²⁷ empêcher » (p. 311-312).

« Il existe, dans l'histoire, un effet de *production d'action* par le récit²⁸. [. . .] Récit qui tout à la fois énonce l'action — et la produit. Puisque là, à chaque moment, et de façon comparable à la scène de théâtre, décrite par les Divagations mallarméennes, énoncer signifie produire »²⁹.

La métaphore temporelle livre au destinataire un « pais » exploitable et le corps assimilable du sauvage. Au lecteur, elle livre le destinataire, dans la mesure où la grandeur de vues dont elle témoigne — et dont nous avons dû restreindre les exemples — reflète l'outrance d'une ambition.

²⁷ À noter, dans tous les exemples précédents, la fréquence du verbe *pouvoir*, « verbe-morphème » (verbe modal) à valeur restrictive.

²⁸ J.-P. Faye, *Théorie du récit*, Paris, Hermann, 1972, p. 19.

²⁹ *id.* p. 24.

C. La métaphore pédagogue

De l'invalidation et de la validité restreinte, le troisième type de métaphore nous fait passer à une validation, dont il faut bien dire qu'elle se veut totale, de l'énoncé. Weinrich n'a guère porté attention à ce processus visant à transposer le récit en commentaire et l'information rapportée (moins souvent anticipée) à l'information degré zéro (démarche presque inverse, donc, de la démarche précédente). Jugé par Weinrich « moins essentiel à la constitution et à l'articulation des textes »³⁰ et réduisant le plus souvent sa fonction à celle de « signal démarcatif », il représente néanmoins pour nous le type de métaphore le plus couramment utilisé dans la *Description de la Louisiane* et désigne en conséquence une manie de l'écriture que nous ne saurions passer sous silence même si son intérêt est moins évident.

Au lieu d'intéresser l'avenir, la métaphore choisit ici dans le fil du discours narratif certains contenus de l'information qu'elle isole pour attirer sur eux l'attention du destinataire, à la façon d'un pédagogue soulignant à ses élèves, dans la masse, les données importantes. C'est pourquoi le destinataire passe d'un mode de discours diffus (le récit) à un mode de discours plus serré et plus définitif qu'il soustrait au temps (en revenant à l'information degré zéro) : «... nous *avons résolu* de faire concevoir au Sieur de la Salle, de ne point nous exposer mal apropos, & de ne point attendre l'hyver, pour nous rendre chez les Islinois, parce que pendant cette saison ces peuples, afin de chasser plus commodement, se *separent* par familles, ou par tributs de deux ou trois cens personnes chacune » (p. 104).

Données importantes, disions-nous : parce qu'elles sont extirpées du mouvant narratif et figées en informations durables. S'agissant fréquemment de ce que Jakobson appelle des « messages renvoyant au code » (M/C)³¹, elles jouent le rôle de *traductions* : les « esprits » désignent les Français, le « grand Lac » désigne la Mer, les « Robes grises, ou pieds nuds » désignent les Religieux de Saint-François, « Louïs »

³⁰ op. cit., p. 230.

³¹ *Essais de linguistique générale*, éd. de Minuit, coll. « Points », 1963, chapitre 9.

signifie soleil, « Onnontio » désigne les Gouverneurs du Canada, etc. « Ce genre d'hypostase — comme le pointe Bloomfield — « est étroitement lié à la citation, à la répétition du discours » et joue un rôle vital dans l'acquisition et l'usage du langage³². Le nom propre est citation. La conservation du nom sauvage et sa traduction ont pour effet de le dépouiller de son mystère (« Oumahouha, c'est à dire Loup », p. 182) et de livrer au destinataire les clés d'un langage neuf, les mots de passe. Le savoir dérobé au sauvage est récupéré au profit du destinataire.

L'opération inverse consistera à baptiser, à donner un nom ou à remplacer l'appellation indigène par l'appellation française (le lac Ontario, nommé « de Frontenac »; les « Messenecqz, c'est ainsi qu'ils appellent ceux que les François nomment les Outouagamis » (p. 268); etc.) L'opération est subversive en ce qu'elle prend un objet réel avec un nom réel et le transforme, c'est-à-dire lui donne une nouvelle signification. Car le nom propre doit véhiculer une information. Toujours, le nom nouveau se préoccupe de signifier, d'aller contre l'arbitraire, de transmettre un savoir. Il y a une motivation du nom, motivation guidée ici, en raison du destinataire, par le référent lui-même qu'il s'agit de redonner le plus exactement possible : « . . . des Lacs qu'on peut avec raison appeler des Mers douces » (p. 125), « . . . un endroit que les Matelots ont nommé le Cap enragé » (p. 41), un « canot de bois » « que nous pouvons appeler un Fort ambulante » (p. 46), etc. P. Hamon faisait de cette « transparence onomastique » un facteur de « lisibilité »³³ du texte. Mais plutôt que sur la connotation, le nom propre entend jouer ici sur la dénotation et c'est pourquoi nous parlions plus haut, à propos du troisième type de métaphore, de validation totale : « . . . un Saut que j'ay nommé le Sault Saint Antoine de Pade, en reconnaissance des faveurs. . . » (p. 200), le « lac des Pleurs, que nous avons ainsi nommé, à cause des larmes. . . » (p. 227), etc.

On sait à quel point cette coïncidence sémantique sera importante pour Hennepin, puisque c'est encore à travers une coïncidence — homonymique, cette fois — qu'il décèle la

³² *id.*, p. 178.

³³ *op. cit.*, p. 426.

présence divine et justifie son destinataire : l'homonymie est *providentielle*, fait divin : « Il semble, Sire, que Dieu vous avoit destiné pour en estre le Maître (de la Louisiane), par le rapport heureux qu'il y a de vôtre glorieux Nom au Soleil, qu'ils appellent en leur langue Loüis » (Epistre). Si Loüis signifie Soleil (donc Dieu), inversement le Loüis sauvage renferme la royauté de Louis et quand le sauvage présente en signe d'adoration sa pipe au Soleil (« Tchendiouba Loüis »), il ne sait pas qu'il honore en même temps le roi (« Ainsi le Nom de Vôtre Majesté est à tous momens dans leur bouche »). L'homonymie fait du sauvage un converti malgré lui et du roi le destinataire de tous les honneurs : la Louisiane porte son nom et lui revient de droit : « Après cela, SIRE, personne ne doutera que ce ne soit un mystere caché de la Providence, qui a reservé à vos soin & à vostre pieté, la gloire. . . ».

Divine, la coïncidence n'en fait pas moins écran au fait divin. Dans la métamorphose de la Louisiane et du sauvage en possessions françaises, le roi reste chronologiquement le premier argument de transformation, Dieu ne venant qu'en second, comme la colonisation demeure, en face de la conversion, première étape de la mission. Tout ce qui précède, le traitement fait au discours, le partage du commentaire et du récit, la vaste ambition métaphorique « convertissant » le sauvage par tout autre moyen que par Dieu, ne visaient en définitive qu'à suggérer au destinataire cette ultime priorité.

Il faudroit absolument rendre ces Peuples polis, pour leurs faire embrasser le Christianisme; car tandis que les Chrétiens ne seront pas leurs maistres absolus, on verra peu de succès, sans une grace de Dieu toute particuliere, sans un miracle qu'il ne fait pas à l'égard de tous les Peuples, voyla mes sentiments, par l'experiance que j'ay eue avec nos Recolets de l'Amerique, & le discours naïf que j'en ay fait sans pretendre choquer qui que ce soit, estant obligé d'ecrire la verité.

(*Les Moeurs des Sauvages*, p. 105-106)

Université Laval